

### L'INDUSTRIE EN RAPPORT AVEC L'AGRICULTURE.

Quelques circonstances particulières nous ont empêché d'écrire à temps opportun la suite des réflexions que nous avions suggérées certaines idées émises par notre confrère du *Nouveau Monde*. Mais comme nous nous sommes engagés à donner plus d'extension à ces remarques, nous ne pouvons maintenant nous dispenser de le faire. La question, du reste, n'a pas perdu de son actualité, et nous ne pouvons qu'être utiles en donnant à nos lecteurs l'occasion de l'étudier sous le plus grand nombre de faces possibles.

Nous avons d'abord combattu cette prétention de notre confrère "que l'agriculture, pour une raison ou pour une autre, ne paye pas en ce pays."

Nous l'avons convaincu, croyons-nous, qu'il aurait dû faire bien clairement une distinction importante, qu'on ne doit jamais manquer de faire quand on écrit sur cette matière; l'agriculture mal dirigée ne paye guères; mais l'agriculture faite d'une manière intelligente, paye incontestablement, dans notre pays comme ailleurs; et ici comme ailleurs, l'agriculture peut être améliorée, et le devoir de la presse est d'en persuader nos cultivateurs, mais non de leur donner à entendre que le sol qu'ils exploitent ne saurait les rémunérer de leurs fatigues et de leurs travaux.

Nous désirons dans cet article, attirer l'attention de notre confrère sur une autre idée qu'il a émise et que nous croyons une grave erreur. Il prétend que durant sept mois de l'année, la classe agricole manque de travail.

Cette assertion est loin d'être exacte.

Qu'il y ait un certain nombre d'agriculteurs qui croient n'avoir rien à faire, ce n'est que trop vrai. Mais de là à conclure qu'en effet nos cultivateurs manquent d'ouvrage durant l'hiver, ce n'est pas d'une logique rigoureuse.

Le fait est que l'état du cultivateur offre constamment à celui-ci des sujets d'occupation. Le soin des animaux, la préparation de leur nourriture, l'approvisionnement de combustible, la comptabilité, une foule d'autres choses s'imposent à l'activité du fermier. Et si les travaux de rigueur ne sont pas suffisants pour occuper tous ses moments, il devrait consacrer ses loisirs à s'instruire des choses qui concernent son art. L'étude pour le cultivateur comme pour tous les autres hommes est une occupation qui ne peut être considérée comme simplement de luxe. Si tous ceux que l'agriculture compte sous sa bannière consacraient à l'étude de leur état plus de temps qu'ils ne le font généralement, nos terres ne perdraient pas si tôt leur fertilité, et la routine ferait bientôt place aux perfectionnements qu'on voit ailleurs.

Suivant nous, donc, il n'est pas exact de dire que le cultivateur manque d'ouvrage durant l'hiver; ses occupations

ordinaires sont suffisantes pour employer tout son temps, s'il veut bien faire tout ce qu'il a à faire. Mais dans le cas où elles ne le seraient point, qu'il lise les journaux, les livres qui traitent de l'agriculture, et son temps sera bien rempli.

Et la mission de la presse n'est pas de dire aux cultivateurs qu'il n'a rien à faire, mais de lui persuader qu'il peut trouver sur sa ferme de quoi s'occuper constamment d'une manière rémunérative; de lui dire franchement qu'il ne travaille pas assez parfois, qu'il est enclin à perdre son temps, à se faire illusion sur la valeur des soins qu'il doit donner à tout; c'est aussi de lui indiquer quels sont les travaux auxquels il peut se livrer et auxquels ils ne songent pas peut-être; c'est de l'engager à se rendre compte de tout soit par la lecture, soit en visitant les fermes on renom, soit par la conversation avec des hommes plus avancés que lui; c'est de l'inviter à consacrer quelques-unes de ces soirées, qu'il passe parfois dans l'oisiveté, parce qu'il lui semble qu'il n'a rien à faire, à tenir en ordre sa comptabilité. Disons aux cultivateurs de travailler, sans crainte de les froisser; ceux qui remplissent bien leurs devoirs ne le seront certainement pas, car ils comprendront que nous les donnons pour modèles à ceux qui ne le font pas; et ces derniers, un jour, nous sauront gré de leur avoir donné ces conseils.

C'est en disant le contraire qu'on porte les gens à l'oisiveté, aux dépenses, à la pauvreté, et qu'enfin de compte, on leur aide à prendre le chemin de l'étranger.

On se préoccupe beaucoup de savoir quelles sont les causes de l'émigration canadienne; nous ne voulons pas aujourd'hui nous apesantir sur ce sujet, mais nous dirons que pour nous, il ne fait pas doute qu'une des causes de ce fléau a été cette oisiveté dans laquelle un grand nombre de nos compatriotes sont tombés, quand à côté d'eux, tout dépérissait sans qu'ils s'en aperçussent, faute de soins ou de travail.

Le but du *Nouveau Monde*, en affirmant que l'agriculture ne paye pas, et que durant sept mois de l'année, les cultivateurs manquent d'ouvrage, était d'appuyer plus fortement sur la nécessité du développement de notre industrie.

Telle est son argumentation: l'agriculture ne paye pas; créez donc de nouvelles industries afin de donner à notre population un genre d'occupation qui lui rapporte plus de bénéfices; et ceux là même qui resteront attachés au sol, iront, durant sept mois de l'année s'enfermer dans les établissements manufacturiers, car durant tout ce temps ils n'auront rien à faire chez eux; vous aurez rendu service à cette dernière classe.

En développant notre industrie d'avantage, la classe agricole en bénéficiera sans aucun doute; nous ne nions point cela, et nous expliquerons la chose plus

tard; mais nous contestons fortoment que l'agriculture puisse tirer son profit de l'industrie, de la manière indiquée par le *Nouveau Monde*.

Ce n'est pas en éloignant l'homme de son champ, et de tous ses intérêts que vous le ferez prospérer, ni lui, ni ses affaires. Or, en tenant le fermier occupé pendant plus de la moitié de l'année dans des manufactures, vous l'enlèvez complètement aux travaux qui doivent d'abord réclamer sa présence, et de tout ce qui doit être l'objet de sa vigilance. La conséquence naturelle de cet éloignement sera la négligence des intérêts de la ferme; en d'autres termes, l'appauvrissement du patrimoine.

Un autre mal non moindre que celui que nous venons d'indiquer serait le résultat suivant de la mise en pratique de ces idées.

Qu'arriverait-il si vous parveniez à convaincre les cultivateurs que durant l'hiver, ils feraient bien d'aller travailler dans les manufactures?

On sait que nos jeunes gens qui s'en vont aux États-Unis, et y passent leur temps à servir les machines américaines perdent complètement le goût de la culture; ils en perdent même les aptitudes. Quand ils nous reviennent, la plupart détestent ce travail pourtant si honorable.

La même chose arriverait au Canada. Détournez vos fermiers de leurs travaux ordinaires; faites leur passer une ou deux, ou plusieurs hivers dans l'intérieur d'une manufacture, et vous les verrez prendre en aversion leurs anciennes occupations; ils tendront continuellement à les abandonner; et pour retourner plus tôt à ce genre nouveau de travail dont vous leur aurez fait contracter le goût, ils feront à la hâte les travaux de leur ferme. Finalement, ils abandonneront la campagne pour se rapprocher de l'établissement manufacturier qu'ils prétendent être leur seul soutien.

Nous disons cela surtout pour la jeune génération. Les anciens ne se dégouteraient que très lentement peut-être de la culture; quoiqu'on pourrait affirmer avec assez de vraisemblance qu'un grand nombre d'entre eux finiraient par céder aux instances de leurs enfants qui leur demanderaient d'abandonner ce métier d'habitant, si pénible à exercer. Quant aux enfants même c'en serait fini, l'agriculture n'aurait plus aucun attrait pour eux.

Et comme conséquences de tout cela, qu'aurions-nous?

Une émigration b'on plus funeste encore que celle que nous déplorons tous aujourd'hui!

On se chagrine de voir nos compatriotes abandonner leur sol natal pour aller faire profiter nos voisins de leur énergie et de leurs labeurs. On a raison sous plus d'un rapport. Mais par l'application des idées exprimées par notre confrère, nous aurions une autre émigration offrant aussi de